

pendant son travail, et cette oraison était souvent accompagnée du don des larmes. Dans sa dernière maladie, qui arriva au mois d'août 1804, elle recevait les visites et les soins d'une grande pensionnaire, Mlle. de Leyrette, alors âgée de vingt-six ans. Habitée avec elle à une certaine intimité de conversation, surtout à témoigner son attachement à l'égard de la communauté, elle se mit un jour à lui dévoiler l'avenir de cette maison. Mlle. de Leyrette, qui n'était nullement préparée à croire à des prédictions aussi extraordinaires, refusa d'abord de les entendre.—Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela, répliquait-elle à Marianne, c'est aux religieuses.—Non, ce n'est pas aux religieuses, c'est à vous ; les religieuses actuelles n'y seront plus quand les derniers événements que je vous annonce arriveront ; vous, vous vivrez encore.—Mais je ne serai pas religieuse.—Vous serez religieuse, et plusieurs fois supérieure ; vous serez le soutien de la communauté.—Vous savez bien que ma mère s'y oppose.—Dans six mois, Mme. votre mère ne pourra plus s'y opposer.

Six mois après, Mme. de Leyrette était morte. Sa fille était allée la soigner dans sa dernière maladie ; elle lui ferma les yeux, régla ses affaires et revint aux Ursulines, où elle entra définitivement au noviciat, le jour de la fête des Cinq-Plaies, 1806.

Sœur Marianne, continuant ses prédictions, ajouta :

“ On ne restera pas toujours dans la maison où nous sommes ; on en aura une autre où l'on sera bien mieux.... Mais voilà quelque chose de fâcheux ! Des religieuses ne voudront pas y aller ; elles se monteront la tête, et se sépareront de la communauté. Nous voilà dans cette maison. (En disant cela, et chaque fois qu'elle se transpor-